

# Centre Polytechnique mixte d'Arsonval

(Créé en 1942 sous l'État français)

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*

## Souvenirs des vétérans de la promotion 1944

Par Geneviève Gross-Bridier  
Promotion Radio 44

## Un Centre de Jeunesse devenu votre « Institut d'Arsonval »

Eh oui ! Cela vous sera peut-être difficile à croire, mais notre Institut d'Arsonval qui nous permet, grâce à la qualité de l'enseignement reçu, de faire notre chemin dans la vie professionnelle, notre Institut fut à l'origine un Centre de Jeunesse du régime de Vichy.

La première rentrée qui emplit les salles du vieux laboratoire du célèbre physicien Arsène d'Arsonval, décédé en 1940, eut lieu début Octobre 1942. Nous étions alors sous l'Occupation allemande et nous n'en voyions pas la fin. Nous avions l'impression de vivre dans un tunnel dont nous n'apercevions pas la sortie. Nous n'avions pas d'horizon et lorsque nous nous retrouvions, à 16 ans, avec le Brevet d'études secondaires en poche, nous n'avions aucun débouché. Alors c'était aussitôt la crainte d'être « récupérés » par le S.T.O. (Service du Travail Obligatoire) et expédiés en Allemagne où la main d'œuvre manquait. Tant d'Allemands tombaient sur les différents fronts, surtout sur le front russe, puis en Poméranie ! Nous voilà bien loin de d'Arsonval ! Et pourtant c'est ce contexte qui fut à l'origine de notre école.

Il fallut sûrement à Monsieur Edouard Soulebeau, son instigateur, beaucoup de diplomatie (et d'importantes relations) pour implanter en plein cœur de Paris, près du Quartier Latin et de l'Ecole Polytechnique, une école professionnelle ayant titre de Centre de Jeunesse et bénéficiant de l'aide de l'Etat français. Une école où, non seulement les élèves n'avaient rien à déboursier, mais recevaient une indemnité. Le statut de Centre de Jeunesse de notre école permit à quelques jeunes, sans ressources ou cherchant un refuge discret, d'y trouver un accueil rassurant.

La mise en œuvre de ce projet fut laborieuse. Le Centre ouvrit officiellement au 8 rue Rollin en Janvier 1942. Mais le démarrage fut difficile car les élèves, fort peu nombreux, étaient de niveau et d'âge très différents

*\*Voir « Historique de l'Institut d'Arsonval » dans l'annuaire 2009 de l'Association des Anciens Elèves.*

Monsieur Soulebeau avait fait paraître une annonce dans la presse parisienne et provinciale. Elle offrait des cours de radiologie et de biochimie

Et c'est cette annonce qui amena notre charmante et chantante doyenne, Elisabeth Dubuch-Lacombe, de sa Corrèze originelle au 8 rue Rollin, dans le célèbre quartier Latin

Et notre jeune doyenne n'avait pas seulement le Brevet en poche Elle possédait un diplôme d'herboriste. Trop tard pour elle ; impossible de trouver un emploi. Les pharmaciens venaient d'obtenir la suppression de création d'herboristerie. En ces temps durs chacun tentait de sauvegarder son précaire territoire...

Elizabeth fut tentée par la radiologie. Il est vrai qu'en période de guerre, avec les bombardements, il y a toujours des victimes à réparer. Et un chirurgien a souvent besoin de radios.

Elle entra donc à d'Arsonval dès le début Février. Les élèves n'étaient pas nombreux. La publicité n'avait pas encore rameuté les foules. Elle s'y trouva en compagnie d'Anne-Marie Desmaret et de son frère Michel, ainsi que de Suzanne Simoncelli. Puis de quelques autres jeunes venant de services d'accueil pour adolescents. Parmi eux, trois jeunes israélites que l'on ne revit plus avant même la période des vacances. Leur avait-on trouvé une meilleure planque, en zone Sud ? Il faut l'espérer.

Le premier recrutement s'était avéré modeste : pas même une vingtaine d'élèves. Mais il y avait déjà tous les professeurs indispensables pour une école sérieuse : polytechniciens, professeurs d'éminentes écoles, chefs de service des Hôpitaux, etc....

Et les rares pionniers furent installés dans la salle de cours, à droite en haut de l'escalier, celle-là même qui vit s'entasser 72 élèves à la rentrée d'Octobre de cette même année 1942. Les petites annonces avaient enfin atteint leur but : elles avaient permis de recruter suffisamment de nouveaux « brevetés ».

En effet, pour entrer à d'Arsonval il suffisait d'avoir le Brevet. Mais pour élargir les possibilités de recrutement, la Direction avait ajouté une branche « Agents techniques ». Cela ouvrait la porte à plus de jeunes gens, ceux-là même qui encouraient le plus de risques et avaient parfois une « activité résistante » à camoufler. Ce fut très

habile. Qui serait venu récupérer un jeune « résistant » au milieu de ces filles à peine sorties de l'enfance ?

Je ne sais par quel biais tous les camarades qui eurent l'honneur d'ouvrir la lignée des d'Arsonvaliens, se retrouvèrent sur les longs bancs de bois devant des tables à l'allure de tables d'auberge.

Pour mon cas personnel ce fut par l'intermédiaire de mon amie d'enfance, Huguette Chateauvieux. Après une scolarité commune depuis le C.P., nous venions toutes deux de passer avec succès notre brevet. Mais cela ne résolvait pas grand'chose.

Elle vint me trouver un matin, annonce en main. On offrait d'apprendre la biologie, la radiologie ou d'opter pour une orientation de technicien. Elle était tentée par la biologie et voulait aller se rendre compte sur place. Mais « deux avis valant mieux qu'un », pourquoi ne pas aller avec elle prendre les renseignements sur cette école ?

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes devant la vieille bâtisse du 8 Rue Rollin où, après un timide coup de sonnette, la porte s'ouvrit. Nous avons mis pied dans ce domaine qui nous réserva bien des surprises. Cela ne ressemblait en rien à l'école communale que nous venions de quitter.

Il y avait la secrétaire, Mademoiselle Janine, qui prit tous les renseignements nécessaires à notre inscription, sous le regard vigilant du Directeur adjoint, Monsieur Jacques Bernard.

Puis entra dans le bureau le Directeur, monsieur Soulebeau. Ses pommettes saillantes se soulevèrent pour un sourire accueillant. Il nous toisa rapidement de son regard pétillant et nous serra la main d'une poigne ferme. Si nous étions d'accord sur les conditions, nous étions « adoptées ». Nous allions entrer dans une grande famille, mais nous ne le savions pas encore.

Les conditions étaient un peu particulières. Nous touchions de l'Etat français une indemnité par jour de présence de 2 francs (des francs en aluminium, frappés de la francisque). C'était notre indemnité de transport. Puis une allocation de 6F 50 qui nous assurait notre repas de midi (très important en cette époque de disette).

Aucun livre, aucun cahier n'était fourni mais en tant qu'étudiant nous avons droit à des « points papiers » qui nous permettraient d'acheter quelques mauvais cahiers pour copier nos cours. En réalité il fallut se résigner à écrire aussi dans les marges et entre les lignes quand ce ne fut pas sur la couverture elle-même. Et le seul livre que je

pus m'acheter fut un livre d'anatomie pathologie que je conserve encore religieusement. Depuis, le monde a beaucoup changé mais l'os iliaque est toujours à la même place. Il sait se faire reconnaître lorsque l'on a pris de l'âge.<sup>1</sup>

Quant aux horaires, le matin dès 9 heures, le grand portail était refermé et il fallait sonner à la porte des bureaux pour avoir accès à la classe (après sermon bien entendu, et même, octroi de corvées au profit de la communauté). Les cours se termineraient à 18 heures et les interrogations de contrôle se faisaient le samedi après-midi. La matinée du samedi était consacrée à la sténographie et parfois à des examens de contrôle écrits. Pour la dactylo nous allions devoir nous débrouiller par nos propres moyens. Le Centre était trop pauvre pour nous fournir des machines à écrire. Nous étions loin de la semaine des 35 heures, mais en 1942, 48 heures étaient le lot de la majorité des travailleurs. Nous fûmes satisfaites d'être inscrites sur la liste des futures élèves. Notre route était tracée pour deux ans. D'ici là nous y verrions peut-être plus clair.

Avec le mois d'Octobre, le jour de la rentrée arriva. A 9 heures, nous nous retrouvâmes tous réunis dans la cour, formation au carré (chacun avait son emplacement bien déterminé). Il en fut ainsi chaque matin : nous assistions au lever des couleurs et nous saluions le drapeau. Puis nous rejoignons nos classes, en rang par deux sans bousculade et sans chahut, par le vieil escalier aux marches lessivées.

En haut de l'escalier il fallait se diriger à droite pour accéder à la vaste salle capable de contenir les six douzaines d'élèves, biologie et radiologie, qui, durant le premier trimestre suivaient le même enseignement. Ce n'est qu'à la fin de ce premier cycle que les élèves se différenciaient. Bien sûr, il y eut aussi des défections. Pour différentes raisons, certaines quittèrent d'Arsonval avant même la fin de l'année.

Sur le mur du fond, un vaste tableau noir qui serait bientôt recouvert par les signes *cabalistiques* des professeurs de math, de physique, et de rayonnement. Car tous ceux et celles qui sortaient de

---

<sup>1</sup> (*J'avais gagné, jour après jour, le prix d'achat de mon livre en tricotant des chaussettes pour le Secours National, tout en étudiant mes cours. C'était maigrement payé. Et il fallait aller chercher la laine et livrer les chaussettes*)

l'école communale ne comprirent rien, au premier abord, à toutes ces équations qui s'aligeaient. Ils crurent assister à un cours de Chinois.

Notre classe était dénommée « Chantier Pasteur ». Cela au moins nous rattachait à un univers connu.

Quant aux Agents techniques, leur domaine était sur la gauche. Il y avait quelques filles, tout comme nous-mêmes avions quelques garçons perdus dans la masse des filles. Ils occupaient une seule table au premier rang. J'eus la chance d'être placée à la table juste derrière eux. Et celui qui était en bout de table (il ne fallait perdre aucun espace) pouvait voir mon air effaré devant les équations qui se succédaient sur le tableau. Alors, d'un petit signe amical il me tranquillisait. Et, mettant sa man devant son visage pour que le prof ne le vit pas parler (il devait être un peu dur d'oreille), Roger Hamerel me glissait : « Ne t'inquiète pas. Je t'expliquerai ». Et pendant la pause dans la cour il faisait son possible pour me remettre sur les rails. Il avait suivi des cours aux Arts et Métiers et son niveau en maths était nettement plus élevé que le mien. Etant par nature une « littéraire » je me suis demandée parfois ce que je faisais dans ces cours de mathématiques, dont le niveau était plutôt élevé. Mais il semble que je n'ai pas été la seule à me sentir un peu perdue.

Dans la classe, quelques tables plus loin, il y avait Zette, la petite amie de mon professeur bienveillant, et elle me taquinait : « Je te surveille. Attention, je tiens à mon Roger ». Elle disait cela en riant car elle n'avait rien à craindre. Et leur amour était si sincère....Et si touchant. Qui aurait pu penser que la guerre allait les séparer pour toujours?

Roger Hamerel rejoignit une unité combattante et fut tué peu après la Libération de Paris. Nous ne le sûmes que beaucoup plus tard. Les d'Arsonvaliens étaient alors dispersés aux quatre vents, compte tenu des événements. Cet engagement ne lui a pas laissé le temps de passer son examen et il n'est donc pas sur la liste des diplômés de d'Arsonval, mais pour notre promo, il reste l'un des nôtres, et l'un des meilleurs sans doute.

La guerre, la guerre... Elle nous collait à la peau, même si nous voulions l'oublier. Cela ne nous empêchait pas de bien rigoler aussi et d'être facétieux lorsque l'occasion se présentait. Ambiance assez difficile à faire comprendre à tous ceux qui, heureusement pour eux, ne l'ont pas vécue.

Aussitôt après la rentrée, fut dressé le programme des corvées. Car nous devons tout assumer : le ménage des classes, l'épluchage des légumes (souvent rutabagas) et la vaisselle en cuisine. Il fallait aussi préparer les tables pour l'armée d'affamés qui allait venir déjeuner. Un groupe à tour de rôle chaque semaine. Cette méthode avait un bon côté : nous prêtions attention à ne pas salir ! Et en cuisine il s'agissait de ne pas faire tomber les verres ou les assiettes. Leur remplacement n'était pas facile. Mais plutôt que de renâcler devant les corvées à la cuisine, certains y voyaient un avantage : échapper à des cours rebutants pour eux et profiter souvent d'un petit supplément de nourriture.

Dès midi, tous les élèves descendaient dans la cour, en formation au carré, comme des militaires. Un chef de groupe ouvrait le portail et, au signal « Attention ! Marche ! Une deux, une deux... », nous sortions dans la rue Rollin au pas cadencé pour nous rendre Rue Royer-Collard où était situé notre restaurant. Nous marchions ainsi au pas, souvent en chantant, sous la surveillance de nos chefs de groupe qui rappelaient à l'ordre celui ou celle qui avait perdu la cadence, ou n'avancait pas le bon pied. Il ne faisait pas bon avancer le pied gauche lorsque les chefs de groupe annonçaient « droite ». De suite faire un pas glissé pour se remettre à l'unisson. Après la guerre nous aurions pu participer au défilé du 14 Juillet. Nous étions au point !

Nous traversions la Contrescarpe, enfilions la Rue de l'Estrapade. Nous étions la distraction des riverains. Nous apercevions des visages derrière les vitres. Que pensaient de nous tous ces gens ? Nous prenaient-ils pour des émules des Jeunesses hitlériennes ? Ce qui est sûr c'est que nous rythmions leur vie, à l'aller comme au retour de notre sortie quotidienne. Le Samedi et le Dimanche nous devions leur manquer.

Bien sûr, nous marchions au milieu de la chaussée, la circulation automobile étant à peu près inexistante. Nous avons même, un jour, organisé un monôme sur le Boulevard St Michel ce qui permit tout juste d'animer un peu le Quartier Latin, sans aucune gêne pour la circulation

Notre restaurant, le Bartek, était un ancien Piano-Bar slave (Polonais ou Russe ?). Les propriétaires avaient-ils pu fuir avant l'arrivée de la horde germanique ? Il faut l'espérer. De toute manière

l'établissement tomba sous le coup de la réquisition, au profit de notre Chantier de Jeunesse. C'était devenu notre restaurant.

La façade était étroite et la salle tout en longueur, disposée en différents niveaux qui grimpaient en escalier jusqu'à son milieu où une petite salle précédait la cuisine. Une allée centrale permettait d'accéder aux deux grandes tables réparties à chaque niveau, une de chaque côté.

Au mur, des appliques électriques rustiques, avec deux branches en bois tourné et des petits abat-jour froncés, étaient l'héritage des anciens propriétaires. Mais, hélas, ils avaient si triste mine que nous décidâmes de les rajeunir. Ce ne fut pas vraiment simple car le tissu était rare. Je crois me souvenir que les paires de lampes furent un peu différentes car les couturières bénévoles firent avec ce qu'elles avaient sous la main. Mais avec un bon coup d'astiquage sur le bois et des abat-jour pimpant neuf nous fûmes tous satisfaits du résultat. C'était « nos » appliques, et nous en étions très fières.

En arrivant devant « notre » petit restaurant, les groupes se disloquaient l'un après l'autre et chacun rejoignait sa table et sa place déterminée. Tout se faisait en bon ordre. Chaque table accueillait une douzaine de convives. Les tables avaient été dressées par les élèves qui exécutaient leur service de semaine. Le plat de hors-d'oeuvre nous attendait : parfois des rondelles de betteraves rouges, ou du pâté de poisson ou de la galantine. De quoi étaient constitués ces mets inventés par les « ravitailleurs » ? Heureusement il y avait les rutabagas presque à volonté, mais aussi des pommes de terre et des pâtes qui, dans les familles, n'étaient obtenues qu'avec tickets de rationnement. Dans le souvenir d'Elizabeth, nous avons assez souvent du poisson et des coques de la Mer du Nord. Je n'ai personnellement pas de souvenirs précis, mais je sais que je mangeais mieux que chez mes parents. Notre famille vivait sur la paie d'ouvrier de mon père (et certaines camarades devaient même se débrouiller seules car leurs parents avaient été déportés). Pas question de marché noir pour améliorer l'ordinaire. Alors nous étions quelques unes à finir sans honte ce que certaines laissaient dans leurs assiettes. La nourriture était celle de l'occupation, mais un grand merci à Alfred, dit « Frédo, notre sympathique cuisinier. Il a su faire preuve d'ingéniosité pour arriver à nourrir le moins mal possible toute cette jeune troupe souvent affamée. Certes le pain était gris. La boisson était de l'eau. Régime de



guerre. Mais encore merci à Fredo et à notre « économat. Si nous avons souvent connu la faim ce ne fut jamais à d'Arsonval.

Le Bartek avait dû être un piano-bar et le piano était resté, dissimulé derrière un rideau, sur le palier en haut des marches.

Au fil des mois nous avons appris qu'une de nos camarades de Bio étudiait la musique. Nous avons obtenu la permission de la mettre devant le piano. Jouer sur un piano qui ne servait plus n'était pas évident. Pourtant Christiane Guillaume ne se fit pas prier. Elle fit glisse ses doigts sur le clavier comme pour tester l'instrument, puis elle se lança et ce fut une féerie. Elle jouait admirablement des partitions classiques. Était-ce Chopin ou Schubert, Mozart ou autre grand maître ? Le temps a effacé les détails. Mais je revois encore ses doigts agiles sur le clavier et je me souviens du bonheur que j'ai ressenti à écouter la musique. Cela faisait partie des plaisirs inattendus de d'Arsonval.

Parallèlement il y avait ce que l'on pourrait appeler les corvées, que nous acceptions avec une part d'enthousiasme parce que la finalité était l'amélioration de notre vie dans une école qui devenait peu à peu « la nôtre ». Dès que les finances le permettaient, des améliorations se dessinaient, en général avec la coopération des élèves, selon leurs compétences et leurs possibilités physiques.

C'est ainsi que quelques « costauds » prirent pelle et pioche pour creuser dans la cour une sorte de bassin rectangulaire qui, empli de sable, allait devenir notre sautoir pour l'éducation physique. Nous avions, déjà un authentique portique avec des agrès, connu de tous car il servit souvent de cadre pour la « photo de famille ». Il n'était pas fabrication maison.

Après qu'un ou deux « laboureurs bénévoles » eurent ameubli la bande de terre qui longeait le mur mitoyen, je fus désignée pour prendre le râteau, niveler et épierrer la surface avant d'y épandre les graines de gazon. A d'Arsonval on savait utiliser les compétences et il était normal qu'une banlieusarde qui se livrait parfois à des travaux de jardinage chez ses parents soit élue pour engazonner la plate-bande.

Je crois me souvenir (elle le confirmera) que Geneviève Launay s'arma d'un pinceau pour teinter de rouge les briques apparentes du mur en rez-de-jardin. Mais qui n'a pas participé, un jour ou l'autre à l'amélioration ou à l'entretien de notre maison d'Arsonval ? Que les

tire-au-flanc lèvent le doigt pour se faire connaître. Ils ne doivent pas être nombreux.

Je crois que vous aurez compris que d'Arsonval devint peu à peu NOTRE école. Et toutes ces équipes d'adolescents fonctionnaient en bon ordre sous l'autorité souriante mais incontestable de Mr Soulebeau et de son équipe administrative.

Au fil des semaines l'unité se forma, se modela aussi selon les spécialisations. Les Radios furent envoyé-e-s en stages hospitaliers chaque matin, de 8 heures à midi. Impensable en effet d'avoir une installation radiologique rue Rollin. De ce fait cette section échappa aux corvées d'épluchage. Mais, nous fîmes partie des « Equipes Nationales » équipes de secouristes pouvant être appelées à intervenir en cas de bombardement. Nous avions une carte avec photo d'identité et un brassard. Nous n'avons jamais fait d'intervention de secours mais par contre cela nous permit plusieurs fois de circuler à pied à travers Paris pendant les alertes. Car lors des alertes aériennes, signalées par la sirène (dont vous avez encore un petit échantillon le 1<sup>er</sup> mercredi de chaque mois) personne ne devait circuler, sauf les équipes de secours, sensées se rendre à leur poste. C'était bien pratique lorsque la sirène se déclenchait au moment de rentrer chez nous. Faute de métro, stoppé également, avec ce brassard nous pouvions faire le chemin à pied jusqu'à la fin de l'alerte. Il nous est même arrivé de rentrer à pied jusqu'à notre domicile lorsque l'alerte se prolongeait. Pour les banlieusardes quel footing !

Et puis, pendant les heures de cours, dès la sirène nous nous mettions en rangs pour rejoindre notre lieu d'abri qui était le métro Monge. Que de marches d'escalier à descendre ! Dans la pénombre...

Je crois que nous en avons toutes gardé un souvenir sinistre. Fut-ce la même chose pour les garçons ? A eux de le dire.

J'ai fait au mieux pour vous donner une idée de ce que furent les débuts de d'Arsonval, dans la situation particulière de l'Occupation.

En 1944 la date des examens fut avancée et toutes les Ecoles fermées prématurément sur ordre de l'occupant : les troupes alliées avaient débarqué en Normandie... Quelques d'Arsonvaliens ont rejoint les formations françaises, forces de l'intérieur ou troupes

débarquées, selon leur cheminement personnel (F.F.I., F.F.L. ou F.T.P. ?)

A ce moment nous étions tous dispersés. Dès que je fus en possession de mon diplôme j'ai obtenu un emploi de manipulatrice radio à l'hôpital de Montfermeil. Avec dispense... je n'avais que 18 ans et mon père dut signer mon contrat d'embauche car je n'étais pas majeure.....

Je n'eus pas le temps de me poser de questions sur les responsabilités que j'allais avoir. La titulaire du poste prit son congé annuel et me laissa me « débrouiller ». Deux semaines après j'étais réquisitionnée avec interdiction de quitter l'hôpital car les combats de la Libération faisaient des blessés et ma présence était nécessaire de nuit comme de jour. Des débuts mémorables...

Ce n'est que plus tard que j'appris la grave blessure de Pierre Ferréol l'un de nos « chefs de groupe » et la mort au combat de Roger Hamerel dont je regrette l'absence sur notre annuaire (avec mention spéciale de mort au combat). Car il fut un excellent d'Arsonvalien et aurait eu sa place parmi nous sans aucun doute.

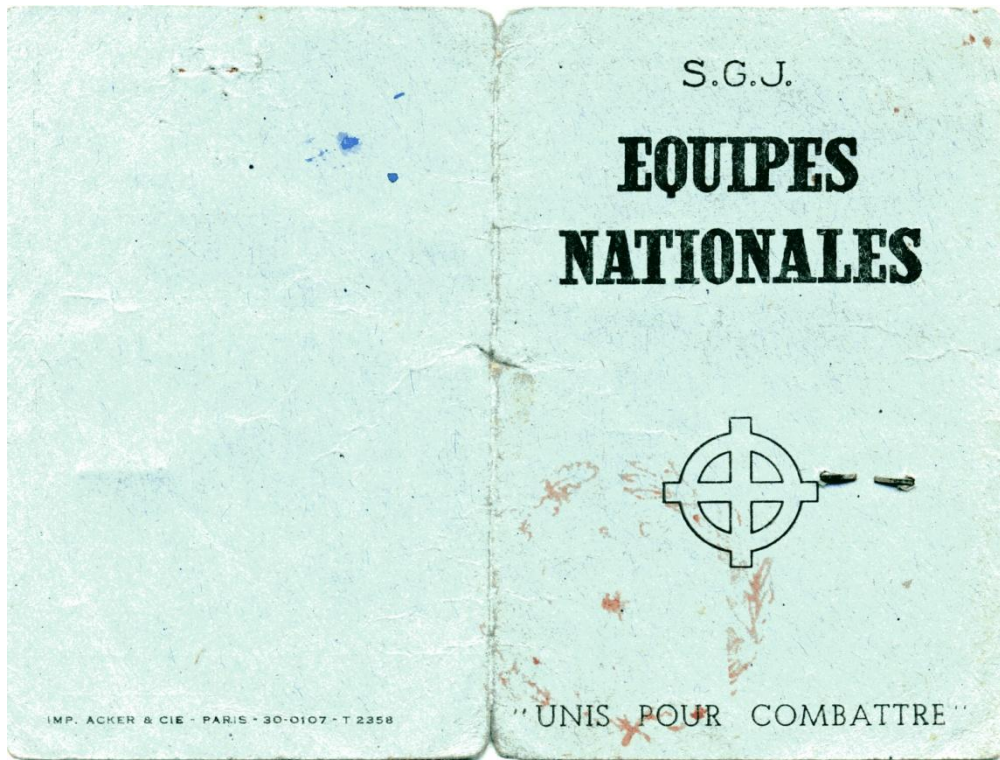
Une note un peu plus rose pour terminer... Le 3 juin, c'était mon anniversaire. Il y avait eu le simulacre de débarquement avec bombardement sur St Valéry en Caux, la situation se tendait de jour en jour. Mais en arrivant à notre restaurant, j'ai trouvé un petit bouquet de fleurs devant mon couvert. Et j'ai été accueillie par le « Joyeux anniversaire » de mes camarades. J'en ai été très émue. Et je n'ai jamais oublié. Merci à elles, où soient-elles, pour cette délicate marque de sympathie.

Geneviève Gross-Bridier

*Je suis rentrée à d'Arsonval en octobre 1942, comme l'ensemble de la promotion. Mais je tiens les renseignements sur la première rentrée, début février 1942, d'Elisabeth DUBUCH-LACOMBE elle-même qui comptait sur moi pour les écrire car l'an dernier déjà elle n'était pas décidée à le faire. Je lui ai lu, au téléphone, ce que j'avais écrit et j'ai eu son entière approbation. Si actuellement sa santé ne lui permet pas de participer, soyez certains que je relate fidèlement ses souvenirs. Elle n'en a pas gardé davantage*



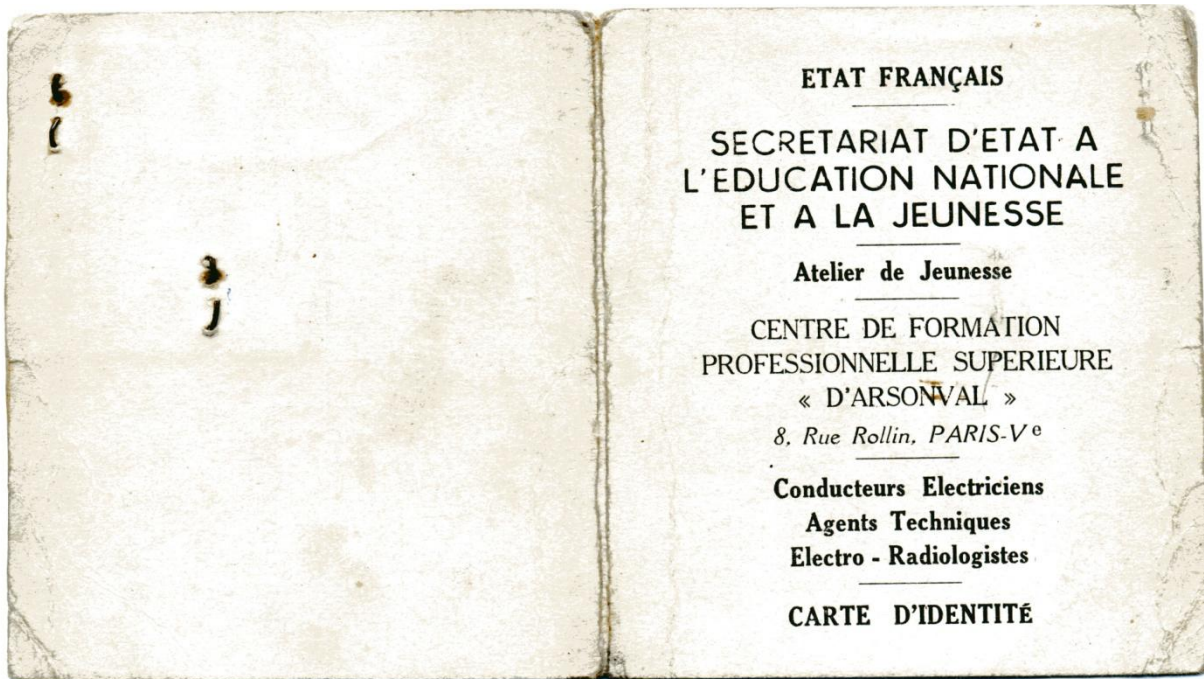
Geneviève Gross  
Photo de stage - 1943  
Les « figurantes » sont  
Denise Chevalier et Lucette Massé



NOM <b>GROSS</b>	Novice le _____
PRÉNOM <b>Genevieve</b>	Cadette le _____
DATE NAISSANCE <b>3.6.26</b>	Apprentie le _____
LIEU NAISSANCE <b>Paris</b>	Pionnière le _____
ADRESSE <b>8 rue Coubre</b>	Aspirante le _____
<b>Mille NEUILLY</b>	Volontaire le _____
N° <b>75 26 737</b>	Secouriste le _____
 <p>Signature : <i>Genevieve Gross</i></p> <p>Chef Département : <i>J. Bourne</i></p>	2° de main le _____
	Chef de main le _____
	2° de Section le _____
	Chef de Section le _____
	2° de groupe le _____
	Ecole de Cadres le _____
	Chef de groupe le _____

Carte d'équière de centre de jeunesse de l'État français





Nom	GROSS
Prénoms	Geneviève
Date de Naissance	3 Juin 1926
Lieu de Naissance	PARIS XIV <sup>e</sup>
Domicile	8 rue C. Mille NEUILLY-PLAISANCE
Fonction au Centre	Etudiante Equipière

SIGNATURE DU TITULAIRE  
*gross*

ANNÉE SCOLAIRE  
**194<sup>2</sup> - 194<sup>3</sup>**  
Valable pour 1943/44

L'INGÉNIEUR TECHNIQUE  
CHÉF DU CENTRE  
*L. Joubert*

VU POUR CERTIFICATION MATÉRIELLE



Carte d'identité du CENTRE DE FORMATION  
PROFESSIONNELLE SUPÉRIEURE  
« D'ARSONVAL »